



Extrait issu du récit de vie : Rien à faire ! Vivre, c'est passer au travers et puis...

[...]

" Vous savez, la guerre en Ukraine, elle n'est pas bien différente de celle que j'ai connue. Poutine procède comme Hitler. Il commence par envahir les petits pays autour, et puis quoi ? L'Europe ? Alors la France, l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne... On est là autour d'une table et quoi ? On fait quoi ? On recommence comme en 1940 ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Tout ça pour un seul homme. Un seul homme qui mène la danse tout seul et tout le monde l'écoute, le suit. C'est écoeurant et c'est comme ça. Comment faire ? J'irai bien en Ukraine lui faire entendre raison à l'autre, lui dire : « ça suffit, vous n'apprenez donc rien des choses du passé... ? » Qu'est-ce qu'il faut faire ? C'est une question qui m'a traversée toute ma vie. Je n'ai pas plus la réponse aujourd'hui qu'à l'époque de la guerre qu'on a vécue.

Cette guerre, celle de quand j'étais enfant, je vais vous l'expliquer.

Ce que j'ai compris plus tard, c'est que dans la population allemande, c'est comme en France, il y a des voyous et il y a des braves gens. Mais vous voyez, pendant la guerre, il n'y a plus ni braves gens ni voyous, c'est tout le monde : on est tous pris dans le jeu de la guerre. On ne sait plus dire qui est brave et qui est voyou. Les braves se retrouvent à tirer sur les braves, les voyous à devenir des braves, les braves, à devenir des voyous... C'est incroyable. On ne sait plus ce qui est juste ou pas. Avec qui être ami ou ennemi.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'on a vécu cinq ans avec les Allemands. On parlait allemand... eh oui ! Je n'en sais plus maintenant qu'un mot ou deux. Mais laissez-moi vous dire... Il y avait deux types d'allemands ; les amis ou les ennemis, on pouvait quand même s'en faire une idée, vous allez le comprendre.

D'abord, il y avait la Wehrmacht : ce sont des gens comme nous, qui sont mobilisés de chez eux pour aller faire la guerre. Il y en avait qui venaient dans les fermes pour acheter des œufs et d'autres bricoles. J'ai un souvenir très net de ces allemands-là. J'en revois un dire à ma mère : « Madame, malheur la guerre. » Celui-là, il était comme nous quoi. Il avait sa famille. Il nous a montré des photos de sa femme, de ses enfants...

Il y a des gars dans la Wehrmacht, ils ont fait neuf ans de guerre. Sans savoir pourquoi. En fait, ils ont effectué leur service militaire pendant trois ans, trois ans et demi en Allemagne, en sont sortis à la vingtaine, puis ont été mobilisés directement parce qu'Hitler, avant de faire la guerre en France, il l'a faite dans les petits pays autour de l'Allemagne. Ils enchaînaient ensuite avec cinq ans de guerre chez nous. Alors je vous dirais que passer à travers sans se faire bousiller durant neuf ans, c'est fort.

Les autres types d'Allemands, c'étaient les professionnels : vous aviez la Schutzstaffel, autrement dit, les SS, qui était la police rapprochée d'Hitler, la jeunesse hitlérienne, la Feldgendarmarie, soit la police militaire allemande... Personne ne bronche avec ceux-là. Tu fais un faux pas, tu y as droit.

S'il se passait quelque chose dans un village qui leur déplaisait, ils allaient chercher le maire pour qu'il donne le nom du responsable. Et tant que le responsable n'était pas identifié, ils gardaient en otage tout le conseil du village, l'adjoint et l' élu. Ça finit avec de grands malheurs, vous pouvez me croire.



J'aimerais vous raconter une histoire qui me revient à ce sujet. Dans un village à côté du mien, il y avait des Allemands en repos. Dans ces cas-là, on tendait à l'époque des fils téléphoniques dans les villages pour que les Allemands aient les informations. Ça devait être plutôt au début de la guerre, car il n'y avait pas encore la radio comme à la fin. Alors il s'est avéré que quelqu'un avait coupé dans la nuit les fils téléphoniques dans le village. On ne sait qui est venu rapporter aux Allemands que c'était un garçon – comment vous dire ? – un peu « zozo », un ouvrier dans une ferme qui avait fait ça car il avait pour habitude de faire des bêtises. Le malheureux, vous pensez, ils l'ont embarqué sans plus se poser de questions ; ils avaient trouvé leur coupable. On ne l'a jamais revu, ce garçon. L'essentiel pour ces Allemands-là, c'était de « gober » quelqu'un. Combien de gars il y a eu, qui n'avaient rien fait et qu'on n'a jamais revus...

J'étais jeune à la fin de la guerre, quatorze ans et demi, quinze ans. Mais je l'ai toujours dit, crever des pneus ou des bricoles comme ça pour emmerder les Allemands, ce n'étaient pas des choses à faire. Ça n'avancait pas la guerre et ça faisait des morts en plus. Bien entendu, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : au bout de trois ans, tu ne savais pas pourquoi, des gens se sont mis à collaborer. Je ne comprends pas. On n'avait pas besoin d'être collaborateur. Et on n'avait pas besoin de crever des pneus pour résister non plus. Attention, ce n'était pas de la blague d'aller tuer un Allemand. Ça servait à quoi ? Combien il y a eu de représailles après ? Le nombre de plaques dans Abbeville qui rappellent la mémoire de gars pris au hasard et « Pan, pan » sur un mur... Oui, les Allemands, ils venaient et ils vous fusillaient sur un mur, peu importe si vous aviez fait quelque chose ou non. Je le répète : ça n'avance en rien, les crimes de guerre.

Vous êtes déjà allé à Oradour-sur-Glane ? C'est à voir. On a les tripes sorties de voir ça. Pour les Allemands, ça commençait à ne plus bien aller pour eux. Dans un coin montagneux, je ne sais plus vous dire où, les résistants avaient fait une attaque : ils avaient tiré sur des voitures SS.

D'autres SS pour se venger, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils sont entrés dans Oradour, ils ont enfermé femmes, vieillards, enfants, enfin, tout le monde, dans l'église et vas-y : « Pan, pan », ont mis le feu. Et puis tout est grillé. Tout est brûlé. Il ne restait plus personne, un ou deux qui n'étaient pas dans le village à ce moment-là. Dans ces crimes de guerre, il ne faut pas croire, ce sont les pauvres gens comme vous et moi qui sont tombés.

On passe à travers le feu, vraiment. C'est marrant, mais on s'habitue à la guerre quand elle devient notre quotidien. C'est comme ça. Est-ce qu'on pouvait faire autrement ? Mais s'habituer, c'est pour survivre, ça ne veut pas dire qu'on aime vivre avec elle. Il y a des moments, je repense à tout ça et je me dis : « On ne s'est jamais fait bousiller, c'est étonnant. » Ça ne tient à rien la vie."